Une « diaspora réunionnaise » ?

Texte présenté au séminaire « MOBILITE, MIGRATIONS ET DIASPORAS »

Les 9 et 10 novembre 2011

Michel WATIN
Professeur des universités
LCF-EA 4549

Eliane WOLFF
Maître de conférences
LCF-EA 4549

Le terme de « diaspora » est d'introduction récente et qualifie depuis peu l'immigration réunionnaise en Métropole et dans le monde. Il se substitue progressivement à la « communauté invisible » des Réunionnais ayant « sauté la mer » et émerge en partie grâce à la mise en œuvre de processus de communication que permet aujourd'hui la généralisation des Technologies de l'Information et de la Communication. Les travaux que nous soumettons aujourd'hui aux participants de ce séminaire de l'OSOI tentent d'échapper aux débats académiques passionnés engagés autour de la définition du terme « diaspora », et se focalisent sur pratiques migratoires des Réunionnais et sur les processus de désignation ou d'auto désignation d'une « diaspora réunionnaise » en cours d'émergence avec un intérêt particulièr pour l'activité d'un site *reunionnaisdumonde*[1].

LA REUNION UNE SOCIETE DU FLUX GENERALISE

La migration fait profondément partie de l'histoire de La Réunion, une île vierge de toute occupation jusqu'au milieu du XVIIe siècle. Les populations volontaires ou contraintes venues d'Europe, d'Inde, de Chine, d'Afrique, de Madagascar ont constitué son peuplement jusqu'à former une société créole longtemps isolée de sa métropole coloniale. Jusque dans les années 1950 la migration ne concerne que l'élite coloniale, qui se déplace pour les affaires ou les études ; elle devient une question sociale et politique à partir de la départementalisation, quand les pouvoirs politiques décident d'organiser le départ d'une partie de la population pour des raisons économiques et pour repeupler les régions métropolitaines désertées. Michel Debré crée en 1963 le Bumidom (Bureau pour le développement des Migrations dans les Départements d'Outre mer) qui organise une émigration de travail et de peuplement[2]. En 1982 c'est l'ANT (Agence Nationale pour l'insertion et la promotion des travailleurs d'Outre Mer) qui prend le relais. Ces politiques

[1] Notre intervention s'appuie sur des travaux actuellement en cours qui ont fait l'objet d'une première publication à laquelle nous vous renvoyons (Simonin, Watin, Wolff, 2009, « Comment on devient Réunionnais du monde ? », tic&société, [En ligne], Vol. 3, n° 1-2 |, http://ticetsociete.revues.org/653)

[2] C'est dans ce cadre que, de 1963 à 1982, 1 630 enfants réunionnais sont envoyés, pour la plupart, dans la Creuse et en Lozère, dans l'espoir, à terme de revitaliser ces départements français, dépeuplés par l'exode rural

d'émigration souvent « contrainte » à cette période, sont marquées par la douleur de la séparation, l'exil. Elles connaissent des fluctuations à l'image de la tension historique qui structure les relations Réunion/métropole, dedans/dehors, rester au pays ou sauter la mer.
Dans les années 80 on magnifie ainsi la proximité, le 'vivre et travailler au pays', alors que dans les années 2000 la mobilité devient une valeur positive et la migration est encouragée et fortement soutenue par les collectivités locales.

La figure du Migrant connecté proposée par Dana Diminescu (2005) est concept intéressant pour rendre compte de la transformation de l'expérience de la migration. Les technologies de la communication permettent désormais au migrant de développer une présence connectée et la migration n'est plus synonyme de coupure avec les siens, de double absence décrite par Sayad (1999). Avec les nouveaux moyens de communication de plus en plus accessibles le migrant peut être ici et là-bas dans le même temps.

Deux terrains d'enquête nous permettent de donner corps à ces changements et de les illustrer.

Les observations que nous avons menées dans le cirque de Mafate, nous montrent combien ce territoire est emblématique des mutations sociales et technologiques qui font entrer l'île dans la société du flux (Wolff, 2005).

Les études auprès des auditeurs de Radio Freedom, dont le fonctionnement spécifique valorise la proximité et la coproduction de l'information, sont elles aussi éclairantes (Simonin, Wolff, 2010). Avec la possibilité de capter la radio en streaming, il devient possible d'écouter radio Freedom à travers la planète. Cette écoute via internet permet au migrant de garder le contact avec l'île et avec sa langue, d'être présent-absent, de partager une communauté de destin, de participer au débat, de maintenir une la proximité avec la société d'origine et donc d'être ici et là-bas en même temps (Wolff, 2009).

Certes l'expérience individuelle de la migration a profondément été transformée par les TIC, mais les Réunionnais ayant « sauté la mer » forment-ils pour autant une diaspora ?

LA DIASPORA : UNE NOTION TRES DISCUTEE

Le terme « diaspora » est d'un usage de plus en plus fréquent ; elle désigne des populations très diverses, en même temps qu'il suscite des débats académiques passionnés
Dufoix rappelle que la définition a longtemps été confinée à l'évocation de groupes religieux (juive en particulier) spatialement dispersés et vivant en minorité au milieu d'autres croyances religieuses et d'autres peuples. A partir des années 1970 on assiste à une inflation de l'usage de la notion, puisque « diaspora » peut être accolé à la plupart des populations mobiles du monde. On discute vivement les éléments définitoires, qui permettraient de distinguer les « vraies » des « fausses » diasporas, parmi lesquels figurent la dispersion, l'existence d'un centre de référence, d'une mémoire collective, d'une conscience ethnique, de relations avec le pays d'origine. On construit des typologies les plus diverses pour écrire des diaspora victimaire, laborieuse, commerciale, impériale.

Les récents postulats post-modernistes sur la mouvance des identités et leur hybridité vont jusqu'à évoquer une diaspora culturelle « fluide et mobile » dont les prototypes sont incarnés par le monde Caraïbes (Hall, 1998) ou la Black Atlantic (Gilroy, 1993)3 . Hall dès 1990 utilise le terme sous une « forme métaphorique et non littérale » en affirmant : « l'expérience de la diaspora que

[3] « L'expérience de la diaspora que j'envisage ici ne se définit ni par l'essence ni par la pureté mais par la reconnaissance d'une nécessaire hétérogénéité et diversité ; par une conception de l'identité qui vit par et à travers la différence et non malgré elle » (Hall)

j'envisage ici ne se définit ni par l'essence ni par la pureté mais par la reconnaissance d'une nécessaire hétérogénéité et diversité ; par une conception de l'identité qui vit par et à travers la différence et non malgré elle : en un mot par l'hybridité » (Hall, 1990).

Certains s'inquiètent de cet usage trop extensif et craignent que le mot diaspora, qui est passé dans le langage commun, ne perde tout pouvoir descriptif à force d'être utilisé pour qualifier des phénomènes très différents. D'autres en revanche sont partisans d'une utilisation très large de la notion, au point que l'on peut l'appliquer à presque toute population migrante.

Les effets de désignation ont également leurs enjeux. Pour Ma Mung (2002), désigner un corps social en tant que diaspora a un effet performatif car « cela l'institue comme telle et la transforme en tant que telle. » Une autre question est de savoir si cette désignation est produite de l'extérieur par des observateurs n'appartenant pas à cette collectivité, ou s'il s'agit « d'une désignation interne, une auto désignation qui a tout d'une auto définition ».

Dufoix plaide pour la mise en place d'un cadre d'analyse plus large et plus complexe, situé en dehors des catégories substantialistes et figées :

« plutôt que d'assigner une place à des populations migrantes dans une palette de dénominations pré-existantes (exil, diasporas, communautés de réfugiés etc.) », il propose pour objectif premier « d'identifier des phénomènes et des processus liés à l'existence collective en dehors d'une terre, – réelle ou mythique –, construite comme lieu d'origine point de départ ou de référence » (2003, p. 66).

Cette définition extensive non normative, ne part pas des dénominations mais des processus, permet en particulier de saisir la réalité actuelle de l'expérience migratoire réunionnaise, qui a été profondément bouleversée par la mondialisation et une nouvelle économie des flux et de la circulation à laquelle participe aussi la Réunion.

UNE DIASPORA REUNIONNAISE ?

Les Réunionnais en métropole ont longtemps constitué une « communauté invisible » et silencieuse dispersée sur le territoire national. La carte dressée à partir du Recensement de 2005 montre que les personnes originaires de La Réunion se répartissent sur l'ensemble du territoire, contrairement aux originaires des Antilles, très concentrés en Ile de France. Dans les années 1990, on estime que les migrants représentent le quart de la population réunionnaise et le Conseil général de la Réunion prend alors l'initiative de fédérer les associations réunionnaises en métropole.

Le Colloque de Dourdan organisé par les pouvoirs publics en octobre 1995, constitue le forum fondateur de la communauté réunionnaise en métropole que Lorraine n'hésite pas à la qualifier de « diaspora ». « La Réunion doit vivre maintenant avec une diaspora » qu'elle soit « économique, culturelle ou de proximité ». Pour lui il s'agit « d'apprécier la diaspora comme une véritable carte pour le développement du pays » indiquant, de façon prémonitoire qu'il « faudra au moins une décennie » pour que cette vision « passe réellement dans les faits » (1995 : 88). Cette désignation externe est suivie, en 2002, d'une auto désignation émanant de l'élite en migration en métropole qui s'organise en association, s'érige en « diaspora » et organise un colloque en 2006 intitulé « Regards croisés des Réunionnais de la diaspora : 1946-2006 ».

Lorsqu'une entité sociale est désignée ou se désigne comme diaspora cela produit un effet performatif certain qui l'institue comme telle et la transforme en tant que telle. Ce processus va s'amplifier véritablement avec la généralisation et la démocratisation des technologies de l'information et de la communication.

La qualification de « diaspora » pour parler des Réunionnais ayant quitté l'Ile, pour la métropole ou

pour ailleurs, entre progressivement dans le vocabulaire courant au début du XXIème siècle avec le développement des TIC. La monographie du site *reunionnaisdumonde* crée en 2005 permet de saisir l'importance qu'a pris soudain l'espace numérique du web dans la production d'une identité collective autour des « expatriés » réunionnais et de leur organisation en communauté diasporique.
Ce site donne une visibilité à l'expérience de la migration, fédère et met en réseau les associations de Réunionnais en métropole et à l'étranger ; Il fait apparaître les migrants dans l'espace public médiatique local, et propose un espace de production et de confrontation des identités et des imaginaires de la migration (voir en particulier Simonin, Watin, Wolff, 2009). Cette mise en visibilité publique permet aux expatriés de sortir de leur isolement et de prendre conscience de leur appartenance à une communauté qui soudain se révèle à elle-même. A la communauté « invisible » jusqu'au milieu des années quatre vingt dix, succède, pour partie grâce aux TIC, une communauté « visible » à double titre : elle est projetée dans l'espace public, elle « apparaît » sur la scène publique, se donne à voir et se révèle à elle même. Elle est désignée et s'auto désigne comme diaspora et elle se construit comme telle en produisant collectivement une identité. Cette identité diasporique n'est pas une essence mais une construction complexe : elle est négociée dans les interactions sociales ordinaires mais elle est également donnée à voir et débattue sur les réseaux sociaux du web.

La « diaspora réunionnaise » est un construit social récent, en cours d'élaboration dans la vie réelle et sur le terrain numérique. Son exploration ne fait que commencer …

Références bibliographiques

ANTEBY-YEMINI L., W. BERTHOMIÈRE et G. SHEFFER (dir.), 2005, *Les diasporas : 2000 ans d'histoire,* Rennes, Presses Universitaires de Rennes

BERTILE W., A. LORRAINE et le collectif de Dourdan (dir.), 1996*, La communauté invisible. 175 000 réunionnais en France métropolitain*e, Paris, Karthala.

BERTHOMIÈRE W. et C. CHIVALLON (dir.), 2006*, Les diasporas dans le monde contemporain*, Paris, Karthala.

DIMINESCU D., 2005, « Le migrant connecté. Pour un manifeste épistémologique », *Migrations/Société,* vol. 17, n°102, pp.275-292.

DUFOIX S., 1999, « Chronique bibliographique : l'objet diaspora en questions », *Cultures & Conflits*, printemps-été, n°33-34, pp.147-163.

DUFOIX S., 2003, *Les diasporas*, Paris, Presses universitaires de France, coll. Que Sais-je ?

GAILLAND R., 2005, *La Réunion : Anthropologie politique d'une migration*, Paris, L'Harmattan.

GILROY P., 1993, *The Black Atlantic : Modernity and double-consciousness*, Cambridge, Harvard University Press.

HALL S., 1990, « Cultural identity and diaspora », et HALL S., 1999, « Thinking the diaspora. Home-throughts from abroad », textes traduits dans CERVULLE M., 2007*, Identités et cultures : politiques*

des Cultural Studies, Paris, Éditions Amsterdam, pp.227-264.

MA MUNG E., 2002, *La diaspora chinoise. Géographie d'une migration,* Paris, Orphrys, coll. Géophrys.

SANDRON F. (dir.), 2007, *La population réunionnaise. Analyse démographique*, Paris, IRD Éditions.

SAYAD A., 1999*, La double absence. Des illusions aux souffrances de l'immigré*, Paris, Seuil

SIMONIN J. M. WATIN et E. WOLFF, 2009, « Comment devient-on Réunionnais du monde ? », tic&société [en ligne], Vol. 3, n° 1-2 | < http://ticetsociete.revues.org/653>

SIMONIN J. & WOLFF E., 2010, « Radio FreeDom : un processus de coproduction de l'information », *Communication et Langages*, volume 2010, issue 165 : 47-60 http://necplus.cup.cam.ac.uk/repo_A24rlrpGyiN.LM

TAL I., 1976, *Les Réunionnais en France*, Paris, Entente.

WEBER A., 1994, *L'émigration réunionnaise*, Paris, L'Harmattan.

WATIN M., 2005, « L'île de La Réunion et l'irruption des réseaux de télécommunication : rupture ou continuité de l'histoire ? », dans N. BERNADIE et F. TAGLIONI (dir.), *Les dynamiques contemporaines des petits espaces insulaires. De l'île-relais aux réseaux insulaires,* Paris, Karthala, pp.237-249.

WOLFF E., (avec SIMONIN J.), 2009, « Communauté interprétative et Analyse de discours. Pour une anthropologie empirique de la mondialisation », dans Albertini F. et Pélissier (s/d), *Les sciences de l'information et de la Communication à la rencontre des Cultural Studies,* Paris, L'Harmattan : 215-229

WOLFF E., 2003, « Koman, bann Mafate na canalsatellite ? Observation de l'irruption des NTIC dans un territoire insulaire », *Etudes Créoles* vol. XXVI (n°1), Paris, L'Harmattan : 157-180

WOLFF E. 2009, « Les (nouveaux ?) territoires de la radio. Radio FreeDom et ses auditeurs », Actes du colloque *Vers la Post Radio, Enjeux des mutations des objets et formes radiophoniques*, Paris 26-28 novembre 2009

WOLFF E. et WATIN M., 2010, « Les 'nouveaux territoires' de la localité : TIC et diaspora », dans *Stratégies du changement dans les systèmes et les territoires,* Actes du colloque EUTIC 2009, Bordeaux, Editions de la Maison des Sciences de l'homme et d'Aquitaine : 121-132

WOLFF E. et WATIN M., 2010, *La Réunion, une société en mutation*, Univers créoles 7, Paris, Economica-Anthropos